Document généré le 27 avr. 2024 10:32

Jeu
Revue de théâtre

L'Avare, une comédie grinçante aux mécaniques intemporelles

Josianne Desloges

Numéro 162 (1), 2017

URI : https://id.erudit.org/iderudit/85075ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Desloges, J. (2017). *L'Avare*, une comédie grinçante aux mécaniques intemporelles. *Jeu*, (162), 68–71.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 2017

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

L'AVARE, UNE COMÉDIE GRINÇANTE AUX MÉCANIQUES INTEMPORELLES

Josianne Desloges

L'œuvre de Molière sera présentée deux fois plutôt qu'une ce printemps : au Théâtre Denise-Pelletier en mars et à la Bordée en avril. Les metteurs en scène Claude Poissant et Bertrand Alain abordent ici la pertinence actuelle de cette pièce.

L'*Avare* fait partie du répertoire théâtral depuis près de 350 ans, mais si on tient compte du fait que Molière s'est inspiré de *La Marmite* de Plaute, l'esprit d'Harpagon rôde depuis plus de deux millénaires dans notre imaginaire collectif. Le personnage principal, les thèmes abordés et la mécanique comique et grinçante de cette comédie suscitent toujours l'intérêt des metteurs en scène. Tant et si bien que deux productions québécoises de *L'Avare* tiendront l'affiche ce printemps : d'abord au Théâtre Denise-Pelletier, sous la direction de Claude Poissant, puis à la Bordée, sous celle de Bertrand Alain. Nous avons demandé aux deux créateurs de nous parler de leur vision du texte et de la manière dont ils envisagent de le porter à la scène.

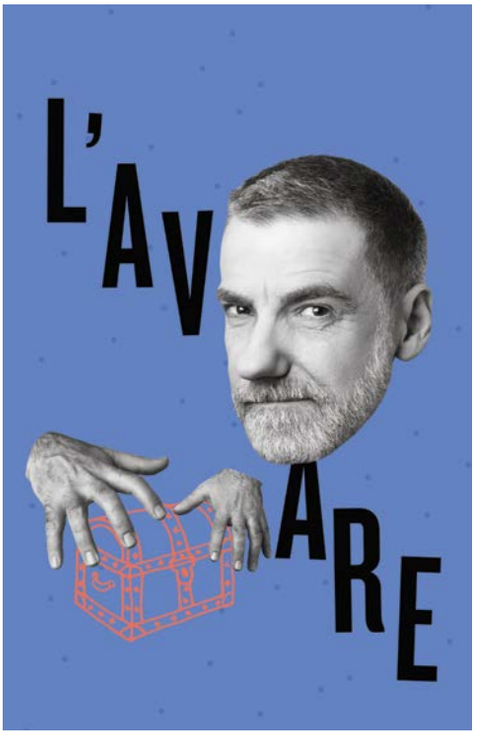
ENTRE LE PASSÉ ET LE PRÉSENT

Tous deux s'entendent sur les qualités du texte de Molière, qui constitue un riche matériau avec lequel travailler. Claude Poissant y voit une structure solide et malléable, qui a traversé l'épreuve du temps et peut survivre à énormément d'interprétations : « Je ne sais pas si je vais arriver à entrer tous mes souhaits à l'intérieur de l'œuvre de Molière, mais, chose certaine, je vais me laisser beaucoup de liberté. S'il y a des scènes qui accrochent, ça va juste nous permettre de faire davantage grincer les choses. »

Bertrand Alain considère *L'Avare* comme un prototype de pièce comique, qui offre un éventail de tous les mécanismes pouvant être déployés sur une scène pour amuser ou faire rire : « Le metteur en scène peut choisir de mettre les contradictions de Molière en évidence, ce qui crée des contrastes et donne du relief au texte, ou essayer de faire un tout, en estompant ces contradictions. » Plus frileux que les anglophones avec Shakespeare, les francophones « respectent encore beaucoup l'auteur, note-t-il, même si on ose mettre des cellulaires dans les mains d'Alceste ou d'Harpagon ».

La recréation en tout point conforme à l'époque d'origine de la pièce n'intéresse nullement les deux créateurs, pas plus

Claude Poissant et, à l'arrière-plan, Jean-François Casabonne (Harpagon) en répétition pour *L'Avare* au TDP (janvier 2017). © Félix Monette-Dubeau



qu'une mise en scène ancrée dans un temps et un lieu trop circonscrits. « On est pris avec un moule du XVIIe siècle, on ne va pas se créer un autre moule pour la mise en scène », commente Alain, qui, comme son confrère, veut s'adresser aux spectateurs de 2017, tout en étant libre de faire des allers-retours entre le passé et le présent. « On n'est pas en costumes d'époque, mais peut-être qu'Harpagon chérit encore sa vieille perruque et la sort de temps en temps », laisse entendre Poissant. Il faut dire que celui-ci souhaite donner à la représentation les allures d'un rituel hors du temps, mille fois répété : « Je voudrais trouver un moyen de donner l'impression qu'Harpagon connaît la pièce par cœur, avant de la jouer. Faire comme si les personnages étaient pris dans un espace où ils rejouent la pièce sans cesse et que le monde extérieur existe de manière virtuelle, presque théorique. Quand on entre dans la maison d'Harpagon, on reste coincé là. »

L'avarice, qui touche autant aux biens matériels qu'aux sentiments humains dans la pièce, est un défaut de l'homme qui a traversé les époques. Claude Poissant situera sa mise en scène dans un environnement qui suggère le côté froid des transactions bancaires et des rapports humains au XXIe siècle : « C'est une forme de spiritualité inversée. On voue un culte à la montagne des possessions. Tout doit nous appartenir, même si c'est factice. On remplit le gouffre à l'intérieur de soi avec l'avoir des autres : leur argent, leur bonheur, leur existence. Dans *L'Avare*, on parle d'argent, on cache ses opérations, on est prêteur, on veut se faire payer, on rend des services pour obtenir quelque chose. La fameuse cassette est donc devenue métaphorique. On voit l'argent même s'il est caché ; on travaille d'ailleurs cet aspect avec la scénographie. De nos jours, on montre toutes nos possessions sur les réseaux sociaux. Ce qui reste caché, ce sont les négociations, les ruses, les manigances. » Bertrand Alain, pour sa part, entend dépeindre l'avarice d'Harpagon dans un tout autre type de décor, inspiré des maisons des ramasseurs compulsifs, comme si le personnage était lui-même victime d'un trouble obsessionnel : « Il y a beaucoup de gens à notre époque qui donnent un sens à leur vie par l'accumulation. J'imagine un décor encombré de trésors de pacotille et de vieilleries de famille, laissés à l'abandon. »

L'HUMANITÉ D'HARPAGON

L'Avare, comme beaucoup de comédies classiques, repose sur un conflit de générations. Les plus jeunes défient l'autorité du patriarche pour assouvir leur désir, matériel ou amoureux. Harpagon installe une tyrannie familiale malsaine et entend régir tout un chacun comme il l'entend. « Ce contrôle, ce poids de l'homme de plus de 50 ans sur la famille est toujours là aujourd'hui, souligne Bertrand Alain, qui cherche encore comment traduire dans les costumes et le jeu ce choc des générations pour qu'il ait du sens dans notre réalité,. Il y a encore, même au sein d'une bonne relation, cette tyrannie-là du parent qui veut tout contrôler, faire de son enfant sa créature, qui vivra selon ses valeurs à lui. » Les deux distributions, hormis les acteurs qui jouent Harpagon, sont d'ailleurs assez jeunes. « Ils n'ont pas connu le mot "vieillir", qui fait qu'on amasse, qu'on empile, qu'on collectionne. On est supposé gagner en sagesse en vieillissant, mais on est bien souvent juste en train de disparaître sous la pile de ce qu'on a accumulé, pendant que le moi s'en va lentement », déplore Poissant.

Comme pour *Le Bourgeois gentilhomme* ou *Le Malade imaginaire*, Molière articule *L'Avare* autour d'un personnage central, point de convergence du jeu, du discours et de toute la construction de la pièce. « Les autres ont beau s'épivarder, c'est lui qui récolte, qui ramasse tout et qui est le lien entre tous », résume Bertrand Alain, qui a expérimenté la chose en tenant le rôle de Monsieur Jourdain. Jacques Leblanc sera son Harpagon et devra, selon sa vision, réussir à attirer la sympathie tout en incarnant pleinement la monstruosité du personnage : « Cet acteur a toutes les habiletés pour faire des effets comiques, mais il va aussi plonger profondément dans l'humanité du personnage et nous faire croire en lui. »

« Harpagon, c'est le portrait extrême, excessif, et heureusement drôle de nous tous, déclare pour sa part Claude Poissant.

Laetitia Isambert (Élise), Simon Beaulé-Bulman (Cléante) et Jean-François Casabonne en répétition au Théâtre Denise-Pelletier (janvier 2017). © Félix Monette-Dubeau

Mais cette accumulation de défauts qu'on brandit presque comme un étendard est plus flagrante chez les hommes. » Il tente, avec Jean-François Casabonne, de montrer que le personnage est très lucide sous ses apparences risibles : « Il sait très bien qui il est, il sait très bien qu'il veut posséder jusqu'à l'âme des gens. Il est conscient de son incapacité à tout maîtriser et de sa maladie sociale, qu'il croit contagieuse, épidémique. Quand on lit entre les lignes de la pièce, enfants, faux valets et vrais valets sont tous de petits Harpagon en puissance. »

Cette lucidité pourrait faire prendre des allures mégalomanes au personnage, puisque dans cet espace-temps où il est le souverain et rejoue sans cesse la même pièce, Harpagon est un être immortel, qui a encore des secrets en réserve et beaucoup plus de profondeur qu'on pourrait le soupçonner : « Je cherche toujours la pointe d'humanité, explique Poissant, mais, dans son cas, je me dis qu'il la trafique. Je ne sais pas si je parviendrai à dire tout ça, si c'est plus inquiétant qu'il soit conscient de toutes les ficelles du jeu, mais j'ai envie de lancer la question au public. »

Les spectateurs pourront justement juger eux-mêmes de la pertinence contemporaine de *L'Avare* devant les propositions de Bertrand Alain – qui tentera de les faire rire avec un ramasseur compulsif et manipulateur – et de Claude Poissant, dont le portrait s'annonce plus sombre et métaphysique. Deux nouveaux visages viendront ainsi s'ajouter à ceux qu'Harpagon a arborés depuis trois siècles et demi. ●

Josianne Desloges est pigiste pour différentes revues culturelles et journaliste au quotidien *Le Soleil*, à Québec, où elle signe la chronique consacrée aux arts visuels.